



HAL
open science

“ Les cinq antinomies de Victor Henry : une épistémologie kantienne de la linguistique ”

Dan Savatovsky

► To cite this version:

Dan Savatovsky. “ Les cinq antinomies de Victor Henry : une épistémologie kantienne de la linguistique ”. Christian Puech (ed.). Linguistique et partages disciplinaires à la charnière XIXe-XXe siècle : Victor Henry (1850-1907), Peeters, pp.77-97, 2004. <hal-04091042>

HAL Id: hal-04091042

<https://hal.science/hal-04091042v1>

Submitted on 7 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dan SAVATOVSKY

Laboratoire d'Histoire des théories linguistiques

LES (CINQ ?) ANTINOMIES DE VICTOR HENRY : UNE ÉPISTEMOLOGIE KANTIENNE DE LA LINGUISTIQUE

Parmi d'autres traits, le néokantisme de l'École de Marbourg a consacré une conception positiviste de la philosophie kantienne de la connaissance. Une conception selon laquelle, en écartant Dieu, le Monde et le Je-pense du domaine des connaissances possibles, en rendant caduques la théologie, la cosmologie et la psychologie rationnelles, la philosophie transcendantale pourrait se réduire à une épistémologie de la physique et des mathématiques, signant ainsi la fin de la métaphysique¹.

Si nous évoquons la lecture de Kant dominante à la fin du XIX^e siècle², c'est qu'il s'agit d'une période pendant laquelle la grammaire comparée, confrontée à une véritable crise des fondements, a pu trouver dans le kantisme, dans ce kantisme-là du moins, son épistémologie de référence. Une épistémologie permettant de régler le statut des observables de langue, autrement dit : une doctrine des conditions de possibilité de "l'expérience" en linguistique, qui fixe notamment des limites aux reconstructions de formes non attestées³. Une épistémologie des types et des modes de la légalité linguistique, qui assigne et limite la juridiction des "lois du langage" (au premier rang desquelles les lois phonétiques) ou, pour le dire derechef en termes kantien : qui détermine les conditions dans lesquelles le divers de la langue peut être subsumé sous un concept.

¹Voir Lebrun, 1970, Introduction.

² Elle est inaugurée par Hermann Cohen (1871).

³ Victor Henry la résume en ces termes : la linguistique dont l'objet, "toujours changeant, reste néanmoins identique à lui-même, (...) n'a le droit de supposer dans le passé que les phénomènes par elle observés et constatés dans le présent" (Henry, 1896 : 8). Voir aussi le passage sur l'usage de l'astérisque (*ibid.* : 20).

Ce kantisme en linguistique⁴ est diffus, pour l'essentiel. Les références explicites à Kant sont rares dans les travaux de grammaire comparée ou dans les essais de linguistique générale qui leur sont assortis. Il s'agit davantage d'un cadre de pensée à l'intérieur duquel les savants comparatistes pouvaient aisément se représenter la méthode et les principes de leur science. Un kantisme par imprégnation, en quelque sorte, dans lequel baignait l'Université allemande dans son ensemble à partir des années 1870⁵, et à sa suite ceux qui, parmi les linguistes, en France, en Angleterre, en Italie, se réclamaient de la science allemande. De Marbourg à Leipzig, la distance n'est pas si grande.

Il faut attendre les travaux de Cassirer, donc d'un néokantisme à son déclin, pour voir cette affiliation kantienne de l'épistémologie comparatiste clairement identifiée et revendiquée. Identifiée, puis élargie dans la *Philosophie des formes symboliques*⁶ : un ouvrage où l'histoire des théories du langage (entreprise dans le premier tome) débouche sur une philosophie critique de la culture, une anthropologie culturelle du symbolisme en général, doublée d'une philosophie de la connaissance qui étend à toutes les disciplines de l'esprit cette épistémologie restreinte par Cohen et Natorp aux seules sciences de la nature.

Une crise des fondements

S'agissant du comparatisme à la recherche de son épistémologie, nous évoquions pour commencer une *crise des fondements*. Qu'est-ce qu'une crise des fondements ? L'expression nous vient de l'historiographie des sciences formelles. Elle a été utilisée, on le sait, pour désigner la remise en chantier de la logique mathématique, qui s'annonce dans les travaux de Boole, Peirce, Peano et aboutit au véritable changement de paradigme réalisé par Frege, Russell, Hilbert, avec la théorie de la quantification et la substitution de la logique à l'épistémologie comme fondement de la philosophie des sciences.

Le mouvement de pensée qui débouche sur la mise en place d'une linguistique générale, contemporain de cette refondation de la logique mathématique, peut à maints égards lui être comparé. Sans doute, pour ce qui touche à certains de leurs

⁴A distinguer d'une "linguistique kantienne", c'est à dire d'une philosophie du langage ou bien d'une sémiotique qui trouveraient leur origine chez Kant, notamment dans sa théorie du schématisme – un thème repris et discuté tout au long du XIX^e siècle. Voir Formigari (1994); Perconi (1999).

⁵ Voir Cohen (1883). Voir aussi le témoignage de Durkheim (1887 : 328-330).

⁶Cet élargissement s'accompagne, dans les derniers travaux de Cassirer, d'une réfutation de la thèse selon laquelle le néokantisme aurait précisément réduit la philosophie transcendantale à une épistémologie de la physique. C'est cette thèse qui lui sera pourtant opposée par Heidegger dans le fameux débat de Davos, où les commentateurs s'accordent à voir sinon la fin du néokantisme, du moins la fin de sa domination dans la sphère intellectuelle allemande (Cassirer – Heidegger, 1972 [1929] : 49 sq).

présupposés philosophiques, les deux opérations demeurent-elles étrangères l'une à l'autre. Ainsi, et cela ne va pas sans paradoxe pour ce qui nous regarde ici, la refondation de la logique a pu être pensée par ses promoteurs comme “un retour à Leibniz”, selon la formule de Brunschvicg. Or ce retour à Leibniz est lui-même, en grande partie, le résultat d'une conversion due aux difficultés auxquelles la philosophie de Kant, en particulier l'esthétique transcendantale et la doctrine des jugements synthétiques a priori, exposait les principes de la nouvelle science et il a conduit la majorité des théoriciens de la nouvelle logique à refuser ou à réfuter l'épistémologie kantienne des mathématiques. Il n'en demeure pas moins que, dans l'ensemble, la crise qui se résout dans le changement de paradigme des sciences formelles – c'est d'abord une crise de croissance – présente des traits généralisables à la plupart des crises des fondements, et notamment à celle qui affecte la linguistique de la même époque. On peut retracer ces traits rapidement.

Il y a d'abord la prise de conscience, parmi les savants, d'un achèvement, d'une clôture des différents domaines régionaux constitutifs de leur discipline et d'une fixation de sa méthode. Il y a, en second lieu, l'exigence d'avoir à construire une axiomatique commune à tous ces domaines régionaux au-delà des axiomatiques propres à chacun, qui se révèlent hétérogènes entre elles, inaptées à rendre compte de l'unité de l'édifice. Cette exigence porte en même temps à délimiter la juridiction de la discipline, donc à tracer des frontières claires avec d'autres disciplines, notamment celles qui thématisent les mêmes objets, mais dans une autre perspective, selon d'autres principes et/ou en vue d'autres fins. Enfin, il y a l'adoption d'une hygiène réductionniste, l'impératif d'une application raisonnée du principe d'Occam, la nécessité de désencombrer les théories des entités superflues, des fausses abstractions, des pseudo-distinctions conceptuelles, de les prémunir contre toute “dégénérescence adipeuse” (Vailati, 1987 [1906], vol. 1 : 72), bref d'y limiter les assomptions ontologiques, de sorte à les constituer à partir d'un ensemble de définitions et d'une ontologie sinon minimales (c'est l'objectif visé), du moins optimales.

Toutes choses égales par ailleurs (les idéalités mathématiques d'un côté, le divers empirique des faits de langue de l'autre), on peut à bon droit parler d'une crise des fondements lorsque l'on projette ces traits sur la linguistique des dernières années du XIX^e siècle, sur ses différents efforts de refondation – efforts dont Victor Henry nous présente l'un des exemples les plus convaincants dans les *Antinomies linguistiques*.

1° Une méthode, la comparaison, désormais fixée ou – pour reprendre les propres termes d'Henry – “une linguistique désormais en possession de sa méthode” (Henry, 1896 : 43) ; une typologie des langues et des familles de langues clairement établies ; des lois dégagées, réfutables ; bref, “des résultats incontestables”

(*ibid.* : Avant-propos), domaine par domaine. Et, en même temps, l'hétérogénéité de ces domaines quant à leurs principes, l'exigence d'en reconstruire l'unité et d'en définir la généralité sur des bases nouvelles.

2° Le réquisit d'une délimitation claire de la juridiction de la linguistique, qui porte à distinguer ses objets propres de ceux des sciences connexes (philologie classique, psychologie, physiologie, anthropologie physique, etc.) ou bien, lorsque ces objets sont en indivision – comme le *mot*, bien commun de la linguistique et de la psychologie – d'en régler les modalités de jouissance respectives, condition pour qu'une sémantique, notamment, soit possible. Bref : “une linguistique assez sûre d'elle-même pour se tracer des limites” (*ibid.* : 43) et dont les découvertes les plus importantes auront montré “les voies qu'une (philosophie du langage) devra désormais s'interdire” (*ibid.* : 44).

3° L'exigence de faire le ménage, de purger la science du langage de toutes les “entités surannées” (*ibid.*, Avant-propos), de réduire son dispositif conceptuel et son ontologie à la stricte nécessité. Une tâche d'autant plus salutaire pour le linguiste, qu'il lui revient en quelque sorte de droit, lui qui s'intéresse aux mots, de s'interroger sur les mots en usage dans sa propre discipline, afin de cesser de “se payer de mots”, de “jouer sur les mots” (*ibid.* : 5) – c'est à propos du terme de *langage*, “entité primordiale” et à la fois “décevante” – et, “faute d'avoir suffisamment pénétré l'inanité des termes dont (il est) contraint de se servir (...), de substituer les mots aux idées” (*ibid.* : 4-5). Tâche salutaire, mais paradoxale car “nous ne disposons que de mots pour faire comprendre l'insuffisance des mots”⁷ (*ibid.* : 48).

Une ontologie optimale

Il y aurait sans doute à nuancer l'importance de cette catharsis terminologique, de cette élimination des métaphores trompeuses qui tiennent lieu trop souvent de concepts, au risque, sinon, pour le linguiste, de tomber dans le travers qu'il dénonce, c'est-à-dire d'accorder justement trop d'importance aux mots et de prendre la nécessaire réforme de la nomenclature (nécessaire mais pas suffisante) pour un usage raisonné du principe de parcimonie. Le rasoir d'Occam ne tranche dans les mots que pour trancher dans les êtres, et il est des métaphores encore acceptables, à condition d'en avoir restreint la portée, précisé le contexte d'emploi, de les avoir passées au crible des antinomies : “après tout, ce qui importe, ce ne sont pas les mots, ce sont les

⁷La formule est reprise par Henry dans une lettre à Schuchardt (lettre 29, conservée dans le *Schuchardt Nachlaß* de la Bibliothèque universitaire de Graz). Il s'agit là, écrit Henry, de “l'antinomie essentielle de toutes les discussions scientifiques”. Nous devons la référence à P. Swiggers et P. Desmet (Cf. ici même :). Voir aussi Schuchardt, 1897 : 239-242.

idées claires" (*ibid.* : 8) – une condition qui vaut pour les abstractions en général⁸. Les métaphores vitalistes sont inévitables⁹ dès lors qu'on reconnaît la linguistique pour être "une science du vivant" (*ibid.*, Avant-propos) générant des expressions comme *vie du langage*, "une fiction de l'esprit" (*ibid.* : 24) qu'on peut réduire, et *vie des mots*, qu'on peut conserver car elle "se trouve abondamment justifiée, et à la lettre" (*ibid.*)¹⁰. De fait, quoique affectées de la même infirmité, les deux expressions ne subissent pas le même traitement dans l'ouvrage : l'une – la *vie des mots* – se révèle recevable, l'autre – la *vie du langage* – non. Ce n'est pas qu'on ne puisse continuer à l'utiliser – sagement comprise, la fiction est *licite* (*ibid.*) –, mais seulement après l'avoir vidée de son sens ordinaire, c'est-à-dire, à l'issue de la première antinomie, après avoir montré qu'il "n'y a pas de langage, mais seulement des gens qui parlent" (*ibid.* : 9).

Le recours à l'appareil kantien des antinomies participe sans nul doute de ce réductionnisme raisonné, le facteur le plus prégnant de la crise des fondements dans les *Antinomies linguistiques*, celui qui touche à l'appareil conceptuel de la science du langage, à son noyau propre, à ses conditions de validité et à ses possibilités d'expansion : question de *bornes* – les autres facteurs étant périphériques, puisqu'ils ont trait au tracé des frontières qui séparent la science du langage d'autres sciences et à l'interdiction qui lui est faite d'*aller au-delà* : questions de *limites*. À cet égard, l'appareil des antinomies sert d'abord de révélateur. Contribuant à la mise en évidence des contrastes conceptuels illusoire afin de les éliminer, il permet du même coup d'accorder un surcroît de légitimité aux entités conceptuelles qui lui résistent. Qu'on ne puisse rigoureusement parler de *vie du langage*, cela est notamment vérifié par l'allure cyclique du régime de développement des langues (une langue ne naît pas, ne meurt pas, ne croît pas) et par le caractère fugitif et changeant des réalisations sonores, en diachronie (la différenciation) et en synchronie (la variation), qui rend impossible d'isoler des *constantes* (*ibid.* : 8) – une exigence scientifique d'ordre général. Le démontage d'une telle notion interdit que l'on prenne au sérieux, sauf comme des commodités d'expression, l'ensemble des autres emprunts à la biologie, qui ne font guère que décliner, à sa suite et à son instar, un thème vitaliste inapproprié en linguistique.

⁸ "Mais quelle science peut se passer d'abstraction ? Le tout, encore une fois, est d'entendre ce qu'il y a dessous ?" (*ibid.* : 32). Dans l'*Essai de sémantique*, Bréal stigmatise lui aussi, et à plusieurs reprises, l'usage des "abstractions" et des métaphores organicistes en linguistique. Voir notamment Bréal, 1897, Préface.

⁹ "La métaphore n'est-elle pas le pain quotidien de tous les langages ?" (*ibid.* : 52).

¹⁰ Une justification généralement mal comprise ou mal reçue au moment de la parution de l'ouvrage. Voir le compte rendu succinct des *Antinomies...* (enchâssé dans celui de Bréal, 1897) par un romaniste de la nouvelle génération (Thomas, 1897 : 175).

Certes, en un certain sens, *vie des mots* subit d'abord le même sort que *vie du langage*, si l'on entend du moins par *mot* la "partie du discours", le simple "phénomène du langage", soumis au crible réductionniste de la première antinomie. Dans la mesure où l'on peut affirmer : "il n'y a pas de langage : il n'y a que des mots", alors, en toute logique, il est légitime d'affirmer dans le même souffle : "il n'y a pas même de mots" (*ibid.* : 3), et de voir dans *le mot*, comme dans *le langage*, une simple abstraction sans réalité extérieure. Par *phénomène* du langage et par *discours*, il faut comprendre ici la réalisation linguistique concrète (la *parole* saussurienne), chaque fois différenciée. Mais le mot revêt une autre valeur que celle d'une "sonorité fugitive" justiciable d'une linguistique empirique qui atomise les entités linguistiques pour les décrire ou les classer¹¹. Si, au-delà de l'argument d'autorité (*La vie des mots* est un titre choisi par Darmesteter), l'expression *vie des mots* peut être reçue, demeure consistante, si le *mot* résiste finalement à l'épreuve de l'antithétique, c'est parce qu'il désigne de surcroît une "réalité permanente" du langage : l'association du signe et du concept, "relation mystérieuse" (*ibid.* : 27-28), "qui vit de la vie même du sujet pensant dont il fait partie intégrante" (*ibid.* : 18). Or la pensée est langage; elle n'est que langage, "parole intérieure" (*ibid.* : 19). "Le mot, en tant que signe d'une représentation consciente, et représentation consciente lui-même, participe à la vie des cellules cérébrales" (*ibid.*). Bref, en traitant de la *vie des mots* grâce au modèle associationniste¹², le linguiste paraît sortir de son champ propre d'investigation. En réalité, il y est ramené *ipso facto*. Croyant avoir affaire à la pensée, il s'aperçoit précisément que l'activité mentale n'est saisissable qu'à travers la vie des mots, à condition du moins d'avoir pu montrer "par quelles voies obscures et détournées l'homme parvient graduellement à penser sa parole et à parler sa pensée" (*ibid.* : 49-50).

De plus, le mot est l'entité linguistique — la seule, peut-être — qui requiert impérativement que nous posions la question du *sens*. Si l'expression *vie des mots*, qui désigne désormais les phénomènes mécaniques et inconscients d'étymologie populaire, de désuétude, de changement, de restriction ou d'extension de signification, etc., devient acceptable, c'est à nouveau à la condition qu'on ne se contente pas de décrire ces phénomènes (comme le font Darmesteter ou Bréal), ou de les classer, mais qu'on entreprenne de les expliquer. La question du sens renvoie alors à "une vérité d'ordre général, un postulat métaphysique" (*ibid.* : 20), et son éclaircissement est indissociable du projet d'ensemble des *Antinomies linguistiques*, dont Henry nous dit précisément, à plusieurs reprises, qu'il est lui aussi d'ordre

¹¹De façon analogue, aux yeux du linguiste, l'intérêt principal (unique ?) de la notion de *racine*, autre catégorie abstraite, c'est qu'elle permet le classement des mots (*ibid.* : 13) — une conception conforme à celle des néogrammairiens. Voir aussi le passage sur la notion de *dérivation* (*ibid.* : 61).

¹²*Ibid.* : 22.

métaphysique, qu'il ne relève plus, à cet égard, de la "science linguistique" au sens étroit du terme¹³. Ainsi, l'affrontement des thèses métaphysiques dont les thèmes de la vie et de l'origine du langage sont porteurs conduit à un type tout particulier de critique historique des concepts linguistiques. Il consiste non pas à faire halte à leur endroit, pour en mesurer les progrès, voire pour les prolonger, mais à retrouver le point à partir duquel la spéculation métaphysique ou philosophique (les deux termes paraissent interchangeable) peut utilement prendre le relais du savoir positif.

La position du sens, pour Henry, se confond précisément avec ce point. Dix ans après la parution de la *Vie des mots étudiée dans leurs significations* (Darmesteter, 1887), un an avant celle de l'*Essai de sémantique, science des significations* (Bréal, 1897)¹⁴, alors que l'étude des *significations* paraît émerger comme domaine autonome au sein de la science du langage et que l'on voit consacrer ses premiers résultats (sous le nom de *sémantique*, du moins), Henry s'en empare à son tour¹⁵. Mais ce n'est pas pour l'enrichir de résultats nouveaux, ni même pour indiquer dans quelle direction ces résultats devront être recherchés. C'est pour poser la seule question qui vaille, à ses yeux, dès lors qu'il s'agit de penser, dans leur rapport, la forme ("l'expression", "les mots") et le sens ("les idées") : celle de leur inadéquation constitutive. Une question que seule la méthode des antinomies permet de poser correctement : "moins de mots que d'idées" / "plus de mots que d'idées", cela veut dire aussi que, pour Henry, *la* (ou plutôt *le*)¹⁶ *sémantique* sert moins à désigner tel objet ou tel domaine de l'analyse linguistique proprement dite qu'elle (qu'il) ne caractérise la principale difficulté d'une psychologie du langage vers laquelle convergent, chacun pour son compte et avec ses moyens propres, le linguiste et le philosophe.

¹³L'exigible restriction du pouvoir de la linguistique, comme science positive, à l'empiricité est un thème qui apparaît précocement dans l'œuvre d'Henry. Ainsi : "les erreurs de la science (viennent) de ce qu'elles se chargent d'expliquer ce qu'elles ont pour seul devoir de constater" (Henry, 1888 : 24).

¹⁴Comme on sait, la plupart des chapitres de l'*Essai...* étaient déjà parus sous forme d'articles.

¹⁵Dans son compte rendu de l'*Essai...*, Antoine Thomas associe clairement le nom d'Henry à ceux de Darmesteter et de Bréal quand il "célèbre" en ces termes la naissance d'une école française de sémantique : "la science (...) semble s'être emparée de ce domaine le jour même où elle a créé pour lui le nom de *sémantique*, mais cette prise de possession ressemble singulièrement à la façon de faire des nations européennes qui plantent un drapeau sur un point inoccupé de la Côte d'Afrique et s'adjugent fièrement l'empire d'un hinterland qui reste à conquérir et même à découvrir" (Thomas, 1897 : 161). La principale objection opposée par Thomas à cette "nouvelle science (qui) nous est née, paraît-il, (et dont) le bruit public désigne M. Michel Bréal comme étant le père" (*ibid.*), c'est de ne pas tenir compte de la méthode et des résultats de la phonétique historique – une vue largement partagée par toute la jeune école linguistique de Paris.

¹⁶Dans les *Antinomies...*, *sémantique* se rencontre surtout comme qualificatif. Il est ainsi question de "l'éducation sémantique" continue et mutuelle d'un locuteur et d'un auditeur (*ibid.* : 36) ou, plus loin, de la "différenciation sémantique" (*ibid.* : 68), etc.

La cinquième antinomie

C'est pourquoi il convient de s'attarder un instant sur le tout début des *Antinomies linguistiques*, plus précisément sur l'avant-propos, une simple page – mais qui résume de façon saisissante, nous semble-t-il, la signification d'ensemble de l'entreprise, le *postulat métaphysique* sur lequel elle repose – et signaler du même coup une singularité.

On n'a pas suffisamment remarqué qu'il n'y a pas quatre antinomies dans l'ouvrage de Victor Henry, mais cinq. Les commentateurs ont surtout insisté jusqu'ici sur la place curieusement faite à la quatrième. Sa relégation dans une simple note du dernier chapitre (*Langage et pensée*), le fait qu'elle soit donnée par Henry lui-même comme étant résolue dans les développements de la troisième antinomie, peut conduire à la considérer comme secondaire, ou du moins subsidiaire, parfois même à ne pas la reconnaître comme telle¹⁷ : il n'y aurait que trois antinomies véritables. Parce qu'elle renvoie à la querelle des lois phonétiques, des “lois fixes, constantes et invariables dans leurs effets” (*ibid.* : 63, note), qu'elle pose la question des types de légalité linguistique (loi ? norme ? usage ?, etc.), qu'elle pointe le procédé de l'analogie, qu'elle porte par conséquent sur les problèmes les plus actuels et les plus controversés de la linguistique historico-comparatiste entre 1870 et 1900, la dernière antinomie aurait au contraire une importance capitale dans le dispositif et mériterait bien d'être considérée comme une antinomie à part entière¹⁸.

Mais que dire alors de la proposition sur laquelle s'ouvre l'ouvrage ?

Aucune science n'est encore plus contestée que la linguistique – aucune plus injustement, à la juger sur ses résultats, aucune à meilleur droit si l'on s'en prend à ses prémisses. (Henry, 1897 : 1)

Une proposition dont Henry nous indique clairement qu'il s'agit bien d'une antinomie (la cinquième par conséquent – ou, si l'on préfère, la première par ordre d'apparition) : “une antinomie d'origine”, écrit-il, “qui contient toutes les autres” (*ibid.*), un point de départ auquel on revient après avoir parcouru tout le “circuit d'antinomies successivement posées et résolues” (*ibid.* : 78).

Que cette *antinomie d'origine* ne fasse pas l'objet d'une antithétique en bonne et due forme ne doit pas nous cacher son importance, encore plus grande peut-être pour saisir, non pas tant l'organisation de l'ouvrage ou la portée de ses analyses, que sa visée la plus générale. À la différence des quatre autres, destinées à cerner le sens et l'usage des notions et de la terminologie linguistiques, la cinquième antinomie, l'*antinomie cachée*, revêt une valeur plus métathéorique que théorique. Elle a trait

¹⁷ Chiss et Puech (1987 : 172-174).

¹⁸ Desmet (1994).

moins aux représentations linguistiques (celles du linguiste : antinomies n° 1 et n° 2; celles du sujet parlant : antinomies n° 3 et n° 4) qu'aux représentations de la linguistique, de la linguistique comme science, et c'est à ce titre qu'elle contient toutes les autres. Sa portée est directement épistémologique, quand celle des quatre antinomies proprement dites ne l'est qu'indirectement, parce qu'elle désigne avec le maximum de généralité ce qui est justement en crise, pour Henry, dans la linguistique de son temps : non pas ses résultats (incontestables), mais ses fondements – ou, pour reprendre exactement le terme qu'il utilise, ses *prémisses*. Et quoique réduite à sa plus simple expression – il peut paraître hasardeux d'extrapoler à partir des quelques phrases qu'Henry lui consacre – la formulation de cette antinomie d'origine porte à croire que l'épistémologie qu'elle contient en germe, ici à l'état simplement de programme, devra prendre appui, pour se déployer, sur l'histoire de la linguistique, sur les conditions historiques de son émergence et de son développement : “cette science du langage parlé à l'air libre n'a pas encore oublié qu'elle a pris naissance dans le confinement poudreux des bibliothèques” (*ibid.*). Simple piste ici dégagée, qu'Henry n'explore pas pour son compte, mais dont il indique la direction aux “étudiants et futurs linguistes” auxquels l'ouvrage est dédié¹⁹.

C'est sur ce point, la finalité de l'entreprise, son architectonique (la cinquième antinomie gouverne toutes les autres), sa dimension métathéorique, que la convocation de Kant par Victor Henry nous paraît devoir être examinée. Cet examen touche à la fois à l'usage du philosophème kantien d'*antinomie* et aux résultats que la philosophie du langage – ou la linguistique générale – est en droit d'attendre du dispositif antithétique. Un dispositif qu'une science empirique, telle la linguistique, doit concevoir à la fois comme un procédé heuristique (mais ce n'est pas directement l'objet du livre d'Henry) et comme un mode d'exposition de ses propres principes.

Il ne s'agit pas de mener une lecture notariale des *Antinomies linguistiques* qui viserait à vérifier pas à pas leur orthodoxie (ou leurs manquements à l'orthodoxie) kantienne. La tâche excéderait bien sûr les limites de cet chapitre et elle ne présenterait pas grand intérêt. Elle serait de plus compliquée par l'absence de renvois explicites aux textes kantien. Le recours à Kant est constant dans les *Antinomies linguistiques*, on s'en convaincra aisément, et il excède le simple usage de la catégorie

¹⁹L'ouvrage proprement dit comporte plusieurs remarques de nature historico-épistémologique mais, rejetées en notes, elles ne sont guère développées. Ainsi le passage consacré à Schlegel à propos de la métaphore de la croissance des langues : “C'est (...) de ces conceptions de visionnaire que la science du langage est sortie. Oui, grâce à Dieu, elle en est sortie, dans tous les sens” (Henry, 1896 : 11). Sont aussi convoqués dans cette perspective Schleicher et Sayce (*ibid.* : 17), Bonald (*ibid.* : 39) ou Des Brosses (*ibid.* : 44). Dans l'introduction de sa thèse sur l'analogie, Henry mobilise de manière moins allusive l'histoire des théories linguistiques (Henry, 1883a); quant au sujet de sa thèse latine, les conceptions grammaticales de Varron, il en relève entièrement (Henry, 1883b).

philosophique d'*antinomie* — qui n'est du reste pas uniquement kantienne; mais le nom de Kant, il est vrai, n'apparaît jamais²⁰. Recours constant à Kant, mais pas recours exclusif — c'est une autre source de difficulté. Ainsi, pour s'en tenir à la philosophie de la fin du XIX^e siècle, l'usage du principe de parcimonie en vue de limiter les assomptions ontologiques dans les théories, la nécessaire réforme des terminologies scientifiques et philosophiques sont au programme du pragmatisme logique, celui de Peirce et, à sa suite, de Lady Welby en Angleterre, de Peano et Vailati en Italie, ou bien de penseurs comme Eucken et Tönnies en Allemagne. Et quoiqu'Henry ne le mentionne pas dans les *Antinomies linguistiques*, il ne fait aucun doute qu'il connaissait le pragmatisme logique²¹, et certaines de ses formules sur le bon ou le mauvais usage des métaphores qui tiennent lieu de concepts, sur “toutes les contradictoires (qui) sont vraies dans les inductions scientifiques construites avec les mots” (*ibid.* : 8), etc., sont — parfois à la lettre — les formules mêmes de ce programme²².

Il s'agit donc plutôt ici de préciser quelques-uns des enjeux de ce que nous avons nommé le kantisme en linguistique (on laissera de côté la référence au pragmatisme)²³ et de montrer succinctement qu'Henry va au-delà de la vulgate à laquelle la réception du néokantisme a pu donner cours, pour retrouver certains des thèmes séminaux de la philosophie transcendantale.

L'étrange phénomène

Tout d'abord, un rappel de la place qu'occupent les antinomies de la raison pure dans la première *Critique*, les quatre conflits des idées transcendantales contenues dans la cosmologie rationnelle ou, pour mieux dire, l'*antinomie* — Kant commence par la donner au singulier — qui se présente lorsque l'on cherche l'inconditionné dans le phénomène, soit dans la série totale infinie des conditions, soit dans un premier terme absolu, et que l'on traite par conséquent le monde comme étant

²⁰ Le seul philosophe classique cité (en exergue) dans l'ouvrage est Descartes. Il s'agit d'un passage du *Discours de la méthode* : “diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre”. On trouve une autre référence à Descartes à propos de la thèse de l'animal-machine (*ibid.* : 28).

²¹ Et réciproquement : l'intérêt que pouvait présenter l'apport d'Henry à la philosophie du langage n'a pas échappé à certains des philosophes pragmatistes. Voir ainsi le compte rendu du *Langage martien* par Vailati (1987 [1902], vol. 3 : 150-152).

²² On pourrait en dire autant de son minimalisme ontologique, proche à maints égards du nominalisme caractérisant la philosophie pragmatiste de la fin du XIX^e siècle et, au-delà, certains courants de la tradition analytique en philosophie du langage. Il en va ainsi du refus d'admettre les catégories totalisantes de “langue”, “langage”, etc. : le second Wittgenstein ne les admet pas davantage, n'acceptant que les mots et les expressions particulières dont il s'agit de dégager, une à une, les règles d'emploi.

²³ Négligent du même coup ce que la sémiologie de Peirce doit à la “linguistique kantienne”. Voir Eco, 1999 [1997] : 61-124.

soumis aux conditions de l'expérience possible : l'antinomie "d'origine", en quelque sorte, dirait Henry.

Cette place, les antinomies l'occupent au premier chef dans la genèse du criticisme. Si Kant assigne le point de départ de sa doctrine à l'*Antinomie de la raison pure*, c'est – écrit-il dans un passage célèbre – parce qu'elle "l'éveilla pour la première fois du sommeil dogmatique et (le) poussa à la critique de la raison même pour faire cesser le scandale d'une contradiction apparente de la raison avec elle-même" (*Lettre à Garve*, 21 novembre 1798). Elles l'occupent en second lieu dans la poursuite des buts généraux du criticisme, qui résident moins dans le dépassement ou la fin de la métaphysique (le néokantisme s'y serait trompé) – solution positiviste – ou bien dans sa reconduction – solution dogmatique –, que dans sa refondation à nouveaux frais :

Je souhaite que le lecteur critique s'intéresse principalement à l'Antinomie (...). S'il est conduit par cet étrange phénomène à revenir jusqu'à l'examen de la présupposition qui est à son fondement, il se sentira forcé de rechercher avec moi plus profondément la base de toute connaissance de la raison pure (Kant, 1969 [1783] : § 52).

Cet "étrange phénomène" est en effet le seul moyen pour prendre en faute la métaphysique, puisqu'il n'est pas possible de valider ou d'invalider ses thèses par l'expérience.

Étrange phénomène ? De quoi s'agit-il, au juste ? Il faut se reporter ici à la définition que Kant donne d'une antinomie en général. L'*Antithétique de la raison pure* la formule ainsi :

Un conflit entre des connaissances dogmatiques en apparence sans que l'on attribue à l'une plutôt qu'à l'autre un titre plus parfait à notre approbation. L'antithétique ne s'occupe donc pas des assertions unilatérales, mais elle ne considère les connaissances générales de la raison pure qu'au point de vue de leur conflit entre elles et des causes de ce conflit (Kant, 1968a [1781, 1787] : 335).

Une proposition dogmatique est nécessairement unilatérale. Si on la présente avec son antithèse, elle cesse de l'être, ou plutôt ne le demeure qu'*en apparence*. C'est pourquoi, à chacune des quatre antinomies convoquées devant le Tribunal de la raison, d'une raison à la fois juge et partie, il ne saurait être question de trouver une solution prétoriale qui décide au bénéfice de l'une ou de l'autre des thèses en présence. C'est cela même, "l'étrange phénomène", "le scandale" qu'il faut faire cesser. Dans la mesure où chacune des thèses exhibées ne l'est pas pour elle-même, mais seulement dans son rapport à son antithèse, l'antithétique de la raison pure ne

saurait apporter aux antinomies une solution juridique qui ne soit tout entier contenue dans la formulation de leur problème, c'est-à-dire de leur conflit.

Quels sont donc ces problèmes, ou plutôt quel est *le* problème, le problème commun à l'ensemble des quatre antinomies, cette "présupposition" dont parle Kant, le paralogisme fondamental dont elles sont issues ? Ce vice de forme, ce vice de procédure ? C'est que la raison, n'ayant jamais affaire ici qu'à elle-même, c'est-à-dire se voyant opposée à elle-même, se voit du coup forcée à reconnaître que des conclusions opposées peuvent être dérivées d'un même principe : la recherche de l'inconditionné dans la série des conditions. Ce conflit est un conflit d'intérêts.

Les synthèses kantienne à l'œuvre dans l'*Antithétique* ne sont donc pas gestes de réconciliation irénique des dogmes contraires. Elles ne visent pas à l'établissement d'une philosophie pérenne. Ce à quoi elles aboutissent, c'est à reformuler le problème même dont les antinomies tirent leur origine, à montrer l'incapacité de la raison à le résoudre par ses propres forces, mais sans pour autant y reconnaître un faux problème. Il s'agit au contraire de reconnaître sa légitimité, la nécessité pour la raison d'avoir à *en* connaître, c'est-à-dire d'avoir à le penser, à lui conférer une vertu régulatrice, tout en s'interdisant d'avoir à *le* connaître, c'est-à-dire à faire de sa "solution" un objet pour l'entendement, à la ranger sous un concept en vue d'une expérience possible. C'est en ce sens que la synthèse kantienne n'en est pas une, du moins au sens courant du mot, et que la solution kantienne à chacune des quatre antinomies aboutit à distribuer les éléments de la synthèse au sein même de chacune des positions en présence.

Henry avec Kant

Si l'on met les formulations d'Henry en regard de celles de Kant, il apparaît clairement que le mode d'exposition antithétique des problèmes fondamentaux de la linguistique n'est pas une référence distraite et convenue à la philosophie kantienne de la connaissance, mais qu'elle structure et nourrit continûment le propos de Victor Henry. C'est sans doute d'abord, à nouveau, une affaire de mots. "Conflit en apparence" des connaissances dogmatiques, logique de l'*apparence*, "apparente antinomie de la vie du langage" (Henry, 1896 : 18), "paralogismes" de la raison linguistique (*ibid.* : 19; 34; 53), "étrange phénomène", argument du "comme si" (*ibid.* : 31; 34; 35) : on aura reconnu dans les expressions mêmes dont Henry se sert de loin en loin, pour caractériser les antinomies linguistiques ou en tirer les conséquences, quelques-unes des formules les plus emblématiques de la dialectique transcendantale. Mais au-delà des mots, l'examen de l'ouvrage révèle un effort constant pour se couler dans le moule du dispositif conceptuel kantien. Avant d'y venir plus précisément — j'insisterai sur le dernier chapitre —, un mot de la

structure du dispositif antithétique dans l'ouvrage de Victor Henry, sur sa topique propre.

Dans les *Antinomies linguistiques* comme dans la première *Critique*, chacune des thèses représente la position de la raison commune, celle du "bon sens", tel que la philosophie classique le comprend. Et chacune des antithèses défend les intérêts de l'entendement, c'est-à-dire, rapportée à la discipline particulière qui nous occupe, la linguistique, les intérêts de la science positive²⁴.

Ces antithèses sont les suivantes :

1° La linguistique est une science empirique, qui traite des phénomènes observables, mais elle ne saurait du coup produire la synthèse de ces phénomènes en les subsumant sous des concepts dont la détermination échappe à son pouvoir, comme ceux de *langue* ou de *langage*. Pour la linguistique, "il n'y a pas de langage, mais seulement des gens qui parlent" (*ibid.* : 9). On reconnaît ici le principe cosmologique rapporté au Tout (à la totalité) des phénomènes, au langage comme chose en soi.

2° La linguistique doit s'interdire les recherches sur l'origine du langage. Pourtant, à condition de ne pas entendre le langage comme faculté de parler ou comme exercice de cette faculté, mais comme fonction sociale ou mentale, les recherches sur l'origine redeviennent légitimes. Simplement, elles cessent alors d'appartenir à la linguistique pour tomber sous la juridiction de la psychologie. On reconnaît cette fois le principe cosmologique rapporté à la recherche de l'inconditionné dans le *regressus* à l'infini (principe sériel).

Les propositions qui figurent dans la synthèse des deux premières antinomies linguistiques ne fondent, n'augmentent, "ne déterminent" donc aucune connaissance positive²⁵ mais, comme les idées régulatrices, elles doivent pouvoir accompagner les représentations du linguiste.

L'antithétique des deux dernières antinomies apparaît en revanche moins claire, s'agissant à la fois de leur source (la césure bon sens - entendement cesse d'y être véritablement opératoire), de leur structure et de leur objet. Moins claire, mais plus décisive quant à ses résultats, s'agissant surtout de la troisième (dont la formulation enveloppe celle de la quatrième) qui se révèle, de l'aveu même d'Henry "l'antinomie fondamentale" (*ibid.* : 78), "l'antinomie essentielle du langage" (*ibid.* : 65). Car si,

²⁴ Par ex., thèse de l'origine du langage (chapitre II) : "Le *bon sens* à lui seul, à défaut d'aucun document, indique que le langage, comme toute chose au monde, dut avoir un commencement..."; antithèse : "l'origine du langage est un problème (...) inabordable à la *science* du langage..." (Henry, 1896 : 25). C'est nous qui soulignons.

²⁵ Pas plus que celles de Kant, les synthèses d'Henry ne doivent être conçues, sous cet aspect, comme des *solutions* aux antinomies. C'est bien ce que note, à sa manière, Jakobson qui voit dans les *Antinomies linguistiques* "un livre plus intéressant par ses questions que par ses réponses" (Jakobson, 1984 : 170).

conformément au dispositif kantien, dans les deux premières antinomies²⁶ thèse et antithèse sont renvoyées dos à dos en tant qu'énoncés dogmatiquement contradictoires, il demeure possible d'extraire un savoir des deux dernières²⁷, à condition de ne pas les envisager sur le même plan et de prendre la thèse dogmatiquement et l'antithèse empiriquement. Précisons :

3° Le langage est l'expression de la pensée : c'est vrai du moins du *langage appris*. Mais il lui est toujours inadéquat : c'est vrai du moins du *langage transmis*.

4° Le langage est à la fois le produit de la volonté consciente et du déterminisme social (déterminisme inconscient). Il obéit à l'usage (c'est vrai du moins du *langage appris*); il obéit à des lois (c'est vrai du moins du *langage transmis*).

En tant qu'elles mettent conjointement en scène le sujet parlant "ordinaire" et au premier chef l'enfant, dont l'observation révèle le processus de l'apprentissage et pas seulement son résultat, les deux dernières antinomies linguistiques forment un tout, sont à prendre indissociablement, et nous pouvons comprendre à cet égard pourquoi la quatrième antinomie se présente dans le dernier chapitre de l'ouvrage comme un simple appendice de la troisième, comme étant "suffisamment résolue par les considérations" qui la précèdent (*ibid.* : 63). C'est bien parce qu'il s'offre au sujet parlant lui-même comme le produit de sa volonté consciente, la reproduction réfléchie de son psychisme intellectuel, que le langage peut lui apparaître comme toujours adéquat à sa propre pensée; car sans l'illusion de cette adéquation, aucune langue ne pourrait être apprise. Et c'est bien parce qu'il se présente comme la résultante de forces inconscientes qu'il est toujours, en même temps, inadéquat à la pensée qu'il exprime – des forces qui agissent dans les conditions mêmes "d'exercice de la faculté par laquelle l'homme affirme et crée sa conscience" (*ibid.* : 48).

La pensée; le langage; ce que nous enseigne le chapitre *Langage et pensée* est conforme à ce que nous avaient déjà montré les chapitres précédents : que les antinomies naissent d'une prétention de la raison à tenir l'objet de la connaissance empirique pour *la chose en soi*. Sans les antinomies, cette prétention serait demeurée un présupposé de la raison pure. Seules les antinomies peuvent conduire la raison à se rendre à l'évidence, à la décider au sacrifice de cette prétention, à restreindre le champ de sa spéculation. Mais dans les deux premières antinomies, cette restriction est relative à des délimitations de frontières disciplinaires. Il est des phénomènes langagiers parfaitement connaissables pour d'autres disciplines, qui ne sont choses en soi que pour la linguistique et demeurent étrangers à son seul champ d'investigation (*ibid.*: 48). La vie du langage, l'origine du langage, thèmes qui nous

²⁶ dites "mathématiques" dans la première *Critique*.

²⁷ dites "dynamiques".

renvoient en dernière analyse au “langage instinctif et spontané, qui est à coup sûr le seul langage universel” (*ibid.*), appartiennent tout entier aux domaines de la physiologie et de la psychologie, nous l'avons vu, ou du moins à leur programme. Ce n'est pas que la volonté consciente ne soit, en quelque sorte, déjà à l'œuvre dans le développement du langage spontané, ni que, par un effet en retour, “le langage-signal ne contribue puissamment au progrès de l'appareil nerveux central et ne doive, par contrecoup, s'adapter de mieux en mieux à sa fonction, tout comme si une volonté consciente s'appliquait d'âge en âge à la perfectionner” (*ibid.* : 34). Mais avec les deux dernières antinomies, sans totalement changer d'objet (s'agissant du moins de la volonté consciente) nous changeons de registre : “nous nous confinons (...) à l'unique objet de la linguistique, au langage conventionnel, celui que nul ne parle ni ne comprend sans qu'on le lui ait enseigné” (*ibid.*) – “unique” devant être compris à la fois comme *le seul objet de la linguistique* et (mais cela demande explication), comme *l'objet de la linguistique seule*.

Le sujet parlant

Est-ce pour autant que la question épistémologique des liens que la linguistique entretient avec les disciplines connexes ait perdu de sa pertinence ? Non, mais elle a changé de sens. C'était une question de territoire; c'est désormais une question de point de vue. C'est (et ce n'est que) *du point de vue* de la linguistique, et en se fondant sur ses résultats propres, que le rapport langage-pensée (c'est-à-dire l'analyse de la pensée comme un langage) peut pleinement devenir un objet de savoir. Le changement de registre qui s'opère quand on passe des deux premières antinomies aux deux dernières dépend donc en réalité de ce changement de point de vue. Or, en matière scientifique, c'est le point de vue qui crée l'objet. Si les rapports du langage et de la pensée, l'opposition entre l'inconscience du procédé et la conscience de l'acte, entre langage transmis et langage appris, qui recouvre elle-même l'opposition entre la loi et l'usage, demeurent en un sens des thèmes pour la psychologie ou la psychologie sociale, qu'est-ce qui différencie alors l'approche linguistique de ces thèmes de leur approche psychologique ? Et qu'est-ce qui différencie cette différenciation elle-même telle apparaît dans les chapitres I et II (où elle est affaire de topologie), d'un côté, dans le chapitre III de l'autre (où elle est affaire d'*Analysis situs*) ? La réponse dépend une fois de plus de la visée d'ensemble du projet d'Henry, de son entreprise de refondation, elle aussi redevable d'un geste kantien : une sorte de révolution copernicienne de la linguistique. Indissociable de cette refondation, la conversion des points de vue consiste à se détourner de son objet de connaissance apparent (le langage) pour se tourner vers son objet de connaissance réel, c'est-à-dire justement vers l'objet de la linguistique *seule* : le sujet parlant – un sujet clivé,

support à la fois de représentations conscientes et de pratiques inconscientes. C'est là tout "le secret du langage" (*ibid.* : 78).

Dans la mesure où elles engagent les représentations du sujet parlant – à différencier clairement de celles du sujet épistémique (le linguiste, le psychologue, le biologiste, le philosophe) jusqu'ici seul en scène²⁸ – le dernier chapitre donne donc une dimension supplémentaire au dispositif jusqu'alors déployé, sans laquelle la distinction opérée par Henry entre langage transmis et langage appris ne pourrait qu'assez malaisément revêtir l'aspect d'une antinomie. Car cette distinction prend une double signification. Tout d'abord, le langage transmis est la langue maternelle, le langage appris la (les) langue(s) seconde(s). Dans cette première acception, la distinction ne souffre pas de difficulté particulière; elle permet de renvoyer dos à dos thèse (*l'adéquation...*) et antithèse (*l'inadéquation...*), mais pas au sens où la méthode des antinomies nous avait jusqu'ici appris à le faire, car quel pourrait bien être alors la "présupposition", le concept commun aux deux propositions qui, pour être contradictoire dans les termes, les rendrait fausses toutes les deux ? Il en va de même de l'opposition que cette distinction recouvre, entre loi du langage (déterminisme aveugle) et usage linguistique (libre arbitre de la communauté ou du sujet parlant) : en quoi serait-elle justiciable d'une antithétique, si langage transmis et langage appris nous apparaissent comme deux réalités inaccessibles l'une à l'autre.

Cette distinction demeurerait donc assez mystérieuse, ou du moins sa place au sein des *Antinomies* assez contestable, si elle ne recouvrait de surcroît un écart interne à l'un seulement des deux membres du couple, au langage transmis, "le seul qui vive en nous, le seul qui mérite l'attention du linguiste en tant que tel" (*ibid.*), bref le *seul* objet de la linguistique. Cette seconde acception permet aux deux propositions *plus de mots que d'idées / moins de mots que d'idées* de valoir pour des phases, certes d'abord différentes et successives de l'acquisition d'une *même* langue, mais qui "au surplus s'entrelacent, se confondent et durent toute la vie, car la période d'acquisition du langage ne se limite pas à l'enfance" (*ibid.* : 64). Or sans cet entrelacement, sans cette confusion, nulle illusion *immanente* confondant langage et pensée, en vertu de laquelle le langage transmis *semble* naturel (i.e. : *au sujet parlant*) et le langage appris *apparaisse* artificiel (i.e. : *au sujet parlant*) (*ibid.* : 59); et donc nulle antinomie "psychologique" à résoudre (*ibid.* : 65).

Mais cette seconde acception du couple langage appris / langage transmis est importante surtout lorsqu'on la rapporte à l'inscription des deux dernières antinomies dans le projet d'ensemble de V. Henry et à l'antinomie cachée qui le gouverne : celle qui porte sur l'objet de la linguistique *seule*. Elle permet de désigner

²⁸ "Il va sans dire qu'il n'est point question ici des philosophes qui analysent la langue, mais du peuple qui la fait" (Henry, 1896 : 47).

la faculté de parler comme une *techné*, dans laquelle le sujet parlant n'apparaît pas seulement le dépositaire du langage qui lui a été transmis, mais le producteur (et donc le transmetteur) d'un langage qu'il n'aurait pu apprendre sans se le représenter comme étant soumis à une cause finale : l'adéquation de *sa* langue à *sa* pensée. Dans les faits, une fois la synthèse de la dernière antinomie opérée, il apparaît que nous avons affaire, avec le langage, à une sorte d'organisme – c'est-à-dire à un objet qui fonctionne en vue de lui-même – où la fin (l'adéquation consciente aux idées) et le moyen (la mise en œuvre inconsciente des procédés) sont indiscernables l'un de l'autre. C'est cela même définir le langage comme “le produit de l'activité inconsciente d'un sujet conscient” (*ibid.* : 65).

Des antinomies du jugement téléologique

Les deux dernières antinomies linguistiques ne participent donc pas seulement d'une critique de la raison pure, “réglant” le conflit de la causalité et de la liberté, mais au surplus d'une critique de la faculté de juger réfléchissante. Dans la mesure où le sujet parlant (dont elles traitent) y est saisi à travers l'exercice de ses facultés psychiques sur *sa* langue, “la seule qu'il pense” (*ibid.* : 49), on peut à bon droit les désigner comme des antinomies du jugement téléologique. À l'instar de celles de la troisième *Critique* (Kant, 1968b [1790] : 202-206), elles opposent à nouveau finalité et déterminisme. Là aussi, l'affirmation d'une finalité réputée illusoire et réduite au mécanisme, c'est à dire à une causalité rationnelle (thèse) s'oppose à l'affirmation d'une causalité intentionnelle, à la revendication de l'existence des fins naturelles (antithèse). Véritable *Artifex magnus*, législateur du langage, “agent de conservation tout à la fois et de transformation” (*ibid.*), le sujet parlant ne pourrait en effet exercer son pouvoir si les représentations qu'il se fait de la langue et de ses lois, autrement dit sa croyance en des lois “fixes, constantes et invariables” (*ibid.* : 63), n'étaient en quelque sorte réifiées dans la langue même, si les jugements de sa linguistique spontanée n'avaient fini par devenir partie intégrante de son patrimoine langagier.

C'est sans doute sur ce point qu'il peut y avoir dépassement du kantisme ou, du moins, déplacement des enjeux cristallisés par Henry autour de l'épistémologie kantienne.

Ce que nous montrent les troisième et quatrième antinomies linguistiques, à condition de les prendre ensemble, c'est qu'une philosophie du langage ne peut pas ne pas se poser la question des fins du langage, des fins poursuivies (consciemment) par l'individu et (inconsciemment) par le “peuple”, la communauté parlante, et se la poser sous la seule forme possible : l'antithétique. Ou, pour le dire autrement, c'est parce que le sujet parlant, instance abstraite, est à la fois peuple (dépositaire du langage transmis) et individu (sujet de l'activité langagière concrète) qu'il convient

de s'interroger sur ce type singulier de finalité qui organise le langage comme “la consciente mise en œuvre d'un système complexe de forces inconscientes” (*ibid.* : 23).

Que le langage ne soit jamais adéquat à son objet, c'est-à-dire à l'expression consciente des idées, mais que le sujet parlant se comporte toujours *comme s'il lui était adéquat* : le comportement ici visé n'est certes pas propre à la seule activité humaine. Nous avons affaire à une constante, déjà présente dans le “langage-signal”. Si la serine a crié, ce n'est pas pour avertir le chardonneret. Pourtant “tout se passe, en définitive, *comme si* elle avait poussé son cri dans l'intention précise et généreuse de l'inviter au régal qu'on leur prépare” (*ibid.* : 31) et, du point de vue du linguiste, cette adéquation peut bien apparaître comme “un heureux et sublime accident” (*ibid.*). Mais s'agissant de l'homme, cette fois, et à condition d'adopter le point de vue du sujet parlant, si une telle finalité n'était pas visée, si donc le sujet ne se représentait pas le langage comme un objet doté d'une existence autonome (antinomie n° 1), s'il ne se le représentait pas comme doté d'un commencement (antinomie n° 2) ou comme le produit de sa volonté consciente et de son propre apprentissage – le langage appris – (antinomies n° 3 et n° 4), il n'y aurait pas d'activité langagière possible.

La finalité ainsi poursuivie, qui exige d'avoir à mobiliser les procédés téléologiques dégagés dans la *Critique du Jugement*, peut bien être assignée par le linguiste, mais à charge pour lui de s'identifier en quelque sorte au sujet parlant. Pour penser l'écart entre langage appris et langage transmis, Henry nous suggère ainsi, nous qui “pensons avec nos cerveaux d'adultes la parole de l'enfant, (de nous efforcer) pour la penser de nous refaire un cerveau d'enfant”. Paralogisme – “double paralogisme” même, nous est-il dit – aisément généralisable à la position de tout observateur du langage, qui ne peut s'abstraire que jusqu'à un certain point de sa situation de locuteur parmi d'autres. Observation participante, dont les conditions mêmes modifient en quelque manière les propriétés de l'objet observé et appartiennent à la *vie du langage* – prise en bonne part.

Cette analyse, qui conduit Henry à imaginer les fondements *du* sémantique en deçà de la science *des* significations, est aussi, en partie, celle de Marty dans *Der Ursprung der Sprache* ou de Bréal dans *l'Essai de sémantique*²⁹. Mais alors qu'un Bréal en tire argument pour décider, en dernière instance, en faveur de la volonté consciente comme facteur principal du changement sémantique, Henry fait surtout valoir l'inconscience des procédés. Et si Henry peut souscrire à une définition du langage comme “œuvre en collaboration, où l'auditeur entre à part égale” avec le locuteur et le linguiste avec le peuple (Bréal, 1897 : 266) et admettre, comme Bréal,

²⁹“Le langage étant l'œuvre du peuple, il faut, pour le comprendre, dépouiller le logicien et se faire peuple avec lui” (Bréal, 1897 : 233).

que l'étude de la régulation d'une langue par sa propre image, facteur déterminant d'évolution linguistique, est l'une des tâches primordiales de la sémantique, il est un point sur lequel son approche se sépare radicalement de celle de Bréal. Pour Bréal, "le langage (...) est une œuvre commencée et poursuivie en vue d'un but pratique, (...) la communication entre les hommes" (Bréal, *ibid.*). Pour Henry, la faculté de parler obéit aussi à une finalité, mais une finalité sans fin assignable. C'est cela, aussi, le kantisme en linguistique.

BIBLIOGRAPHIE

CASSIRER, Ernst. 1968 [1923]. *Philosophie des formes symboliques*, trad. fr. de O. Hansen-Love et J. Lacoste, Paris, Editions de Minuit. Tome 1 : *Le langage*.

CASSIRER, Ernst – HEIDEGGER, Martin. 1972 [1929]. *Débat sur le kantisme et la philosophie et autres textes de 1929 - 1931*, Paris, Beauchesne.

CHISS, Jean-Louis, PUECH, Christian. 1987. *Fondations de la linguistique. Études d'histoire et d'épistémologie*, Bruxelles, De Boeck.

COHEN, Hermann. 1871. *Kants Theorie der Erfahrung*, Berlin, Dümmler.

COHEN, Hermann. 1883. *Von Kants Einfluß auf die deutsche Kultur*, Berlin, Dümmler.

DESMET, Piet. 1994. "Victor Henry and the Philosophy of Language", in J. DE CLERCQ, P. DESMET (eds), *Florilegium Historiographiae Linguisticae*, Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 75, Louvain, Peeters : 361 - 400.

DURKHEIM, Émile. 1887. "La philosophie dans les universités allemandes", *Revue internationale de l'enseignement*, 13 : 313-38, 423-40.

ECO, Umberto. 1999 [1997]. *Kant et l'ornithorynque*. Trad. fr. J. Gayraud, Paris, Grasset.

FORMIGARI, Lia. 1994. *La sémiotique empiriste face au kantisme*. Trad. fr. M. Anquetil, Liège, Mardaga.

HENRY, Victor. 1883a. *Etude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque*, Lille, L. Danel.

HENRY, Victor. 1883b. *De sermonis humani origine et natura M. Terentius Varro... , Insulis* [Lille], L. Danel.

HENRY, Victor. 1888. *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, Paris, Hachette.

- HENRY, Victor. 1896. *Antinomies linguistiques*, Paris, F. Alcan.
- JAKOBSON, Roman. 1984. "La linguistique saussurienne en rétrospection", *Linguistics. An interdisciplinary Journal of the Languages Sciences*, 22-2.
- KANT, Emmanuel. 1968a [1781, 1787]. *Critique de la raison pure*. Traduction française d'A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, Presses Universitaires de France.
- KANT, Emmanuel. 1968b [1790]. *Critique de la faculté de juger*. Traduction française d'A. Philonenko, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- KANT, Emmanuel. 1969 [1783]. *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*. Traduction française de J. Gibelin, Paris, Librairie philosophique Vrin.
- LEBRUN, Gérard. 1970. *Kant et la fin de la métaphysique. Essai sur la Critique de la faculté de juger*, Paris, Armand Colin.
- PERCONI, Pietro. 1999. *Kantian Linguistics. Theories of mental Representation and the linguistic Transformation of Kantism*, Münster, Nodus Publikationen.
- SCHUCHARDT, Hugo. 1897. "V. Henry, *Antinomies linguistiques*", *Literaturblatt für romanische und germanische Philologie*, 18 : 238-247.
- THOMAS, Antoine. 1897. "La sémantique et les lois intellectuelles du langage", in *Essais de philologie française*, Paris, E. Bouillon : 166-193.
- VAILATI, Giovanni. 1987 [1887-1912]. *Scritti*, Bologna, rééd. A. Forni, 3 vol.